

LE CANARD

MONTRÉAL, 19 AVRIL 1879.

AVIS IMPORTANTS.

Les bureaux et l'imprimerie à vapeur du *Canard* ont été transportés au No. 8, rue Ste. Thérèse, à l'encoignure de la rue Vaudreuil.

Nous avertissons les personnes de la campagne qui nous paient le montant de leur abonnement en timbres-poste que nous leur chargerons 6 pour cent de plus qu'aux autres. Ainsi, pour une année d'abonnement, il faudra nous envoyer 53 cents en estampilles. Une pièce de 50 cents n'exécute pas le poids réglementaire de la lettre. Ainsi, il vaudra mieux pour nos abonnés nous envoyer une pièce ou deux de 25 cents que de nous expédier des timbres-poste.

M. F. X. SAUVIAT, 94, Rue du Pont, St. Roch, est notre agent-général à Québec. Il est autorisé à recevoir les argents et à donner des reçus pour abonnements, annonces, etc.

GODIN, MONDOU & C^{ie},
Edit.-Propriétaires.

La Statue de M. de Maisonneuve.

Il est sérieusement question aujourd'hui d'élever sur la Place d'Armes une statue à la mémoire de M. Chomedey de Maisonneuve, fondateur de Montréal. L'idée est patriotique, et nous y applaudissons. Seulement, les organisateurs devraient apporter quelques modifications au système qu'ils ont adopté pour l'exécution de leur projet.

L'autre jour, nous avons vu sur le "Canadian Illustrated News" une gravure représentant la statue de M. de Maisonneuve, d'après un modèle préparé par M. Bourassa, de Montréal.

L'ensemble paraît un peu lourd et les ornements du socle sont agencés avec un goût douteux. Le modèle, comme pièce d'art, laisse beaucoup à désirer sous d'autres rapports.

Nous ne contestons pas le talent de M. Bourassa, qui a peint, pour plusieurs de nos églises des toiles qui lui font honneur, mais un critique impartial ne lui pardonnera jamais les fautes de dessin anatomique qui pululent dans les fresques de l'Eglise de Nazareth.

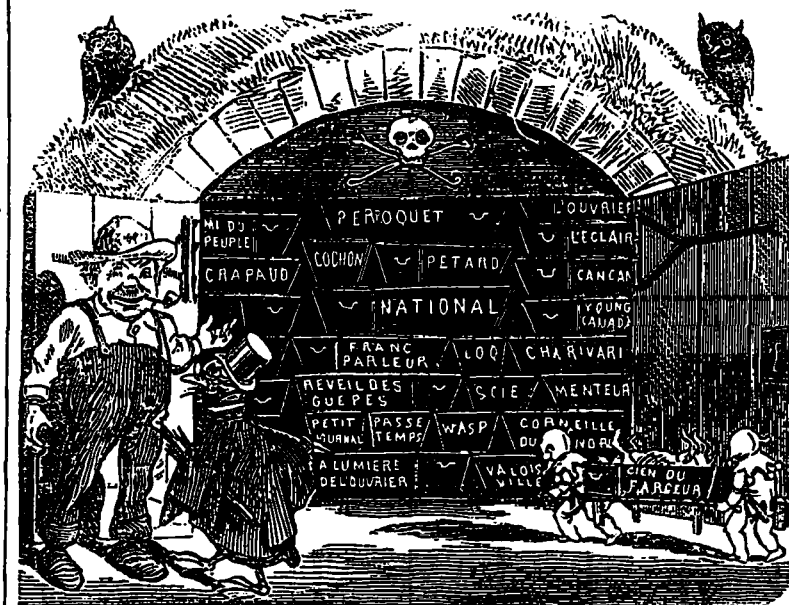
La question que nous soulevons aujourd'hui est celle-ci : le comité exécutif du monument de Maisonneuve doit-il accepter de suite le modèle par M. Bourassa ?

La justice nous force à répondre : non.

Lorsqu'il s'agit d'élever un monument national, il est d'usage en Europe de soumettre à un concours de tous les artistes du pays le plan de l'ouvrage.

L'émulation et l'ambition se réveilleront alors chez les artistes qui trouveront dans le prix du concours une amorce pour leur travail.

On a bien raison de dire que les beaux-arts ne reçoivent pas d'encouragement en Canada. D'ordi-



UNE VISITE AU CHARNIER.

Le *Canard* se rend au charnier des journaux défunts à l'occasion des obsèques du *Farceur*.

LE CROQUE-MORT.—Comment, *Canard*, encore un !! Tu n'as que dix-huit mois et tu as déjà enterré vingt-trois de tes confrères !!! Bientôt il n'y aura plus de place.

LE CANARD.—Prends patience, mon vieux, dans quelque temps, je t'amènerai le *Sorellois* et d'autres grands confrères.

naire, lorsqu'il est question d'ériger un monument de quelque importance, mais nous nous empressons de requérir les services d'artistes étrangers. C'est un abus qu'il faut réprimer au plus tôt. L'occasion se présente aujourd'hui de rendre justice aux talents de notre pays en les invitant à concourir pour une œuvre nationale immortalisant le nom de celui qui remportera la palme.

Nous croyons que le public est assez intelligent pour comprendre la nécessité du concours que nous demandons et pour forcer le comité exécutif du monument Maisonneuve à rendre justice aux artistes qui ne manquent pas dans la province de Québec.

Dépêche importante de M. Ladébauche.

Londres, 18 avril 1879.

Mon cher CANARD,

Pour plaire à les lecteurs en leur faisant parvenir la primeura des nouvelles sur la fameuse affaire de Luc, j'ai pris à New-York un paquebot transatlantique qui m'a transporté à Liverpool deux jours avant l'arrivée de Langevin. Il est inutile de te dire que par pur esprit de patriotisme, j'ai entrepris gratuitement la défense de Luc auprès des bourgeois anglais.

Il faut vous dire qu'en Angleterre on ne s'occupe pas plus des Canadiens que de l'homme dans la lune. En arrivant à Londres, j'ai appris que Victoire était partie pour voyage. Je n'avais pas de temps à perdre; je me rendis de suite à sa résidence de Windsor. Naturellement, ayant vécu quelque temps à Bytown, je connaissais les airs de la cour.

J'arrivai à la porte de la cuisine où régnait un air de fête. Tous

les domestiques, en l'absence de leur maîtresse, s'en donnaient à cœur joie. J'entraî et je fus reçu avec beaucoup de politesse par la cuisinière qui se rappelait de m'avoir vu l'été dernier.

Après avoir pris un copieux repas arrosé de "Bass' Ale," je tirai ma blague et je fumai une bonne pipe de tabac canadien.

On me posa mille questions sur les affaires du Canada

Je leur dis que tout était bien changé dans le chantier depuis le départ du foreman Dufresne. Delorme était un peu jeune pour conduire le chantier d'Ottawa.

On devait avoir un peu considération pour lui à cause de la bourgeoise qui était sa belle-mère. Mais il avait affaire à de vrais "ruffiens" des ennemis acharnés de Luc qui veulent lui faire perdre sa place à tout prix.

Delorme avait été traité comme le dernier des derniers par les gens de la "gang" à Johnny.

Il y en avait quelques-uns qui disaient que c'était un "forban" et un "malfacteur." Pour s'attirer l'amitié des gens du chantier, Delorme donnait un fricot toutes les semaines et payait lui-même les violons. Il sortait ce qu'il y avait de mieux dans sa cambuse pour amuser les amis. Vlà-t-il pas que les trois-quarts se tournent contre lui. Les ingrats ! Ce qui faisait le désespoir des gens du chantier bleu, c'était l'amitié qu'avait Delorme pour Huntington. Un grand gaillard écossais, un des forts-bras du chantier rouge.

Huntington était continuellement chez Delorme. Il n'avait pas besoin de frapper pour entrer. Son couvert était toujours mis à table. Il ne partait jamais le soir sans prendre un verre de bière et une "sly" avec le boss du grand chantier.

Parmi les raftsmen du chantier bleu, on faisait des gorges-chaudes au sujet de l'intimité entre Delorme et Huntington.

Ce dernier était gros manche avec Delorme et il lui soufflait toutes espèces de mauvais desseins.

Mais, mon cher Ladébauche, me dit la cuisinière, sais-tu que la bourgeoise est rudement en colère contre les canadiens. Elle dit que Johnny s'est montré bien mal à main pour nous autres avec sa protection. Les gazottes françaises ont dit toutes sortes de bêtises de notre bourgeoise. Heureusement, elle ne les a pas lues. Ça me fait de la peine, Ladébauche, de voir que dans ton pays il y a des gens assez "toxons" pour insulter le gendre de la bourgeoise. Il faut que les choses changent par-là, sinon c'est bien sûr que Delorme reviendra dans le courant de l'été.

Les canadiens qui ont le nez creux s'aperçoivent aujourd'hui qu'ils ont un ministère qui donne à boire à ceux qui ont faim et à manger à ceux qui ont soif.

J'ai informé les gens de la maison que Langevin allait arriver dans quelques jours pour demander du poison à la bourgeoise pour tuer le chien de Luc. Cette bête, (le chien,) a la vie bien dure, mais elle finira toujours par crever avant deux mois. C'est bien malheureux, car elle est bien "smart" à toutes espèces de jeu. Si la bourgeoise n'est pas de retour de son voyage lorsque Langevin sera arrivé, celui-ci sera obligé d'aller la trouver en Italie. Il profitera de l'occasion pour s'arrêter à Rome pour obtenir le pardon de son gros péché de \$32,000 ; c'est un cas réservé qui ne peut pas lui être pardonné en Canada. Dans tous les cas; les canadiens font bien du "bordas" avec l'affaire à Luc. Si ça ne se décide pas selon les idées de Langevin, il y aura du trouble dans le chantier, parce que lorsqu'il n'y a plus de son, les ânes se battent entr'eux.

La semaine prochaine, mon cher CANARD, je te donnerai des détails sur la visite de Langevin.

Tout à toi,

LADÉBAUCHE.

Deux pigeons—pardon ! je veux dire deux jeunes gens—s'aimaient d'amour tendre, absolument comme des pigeons.

A la grande surprise de tous ceux qui les connaissaient, le tourtereau ne faisait pas mine de vouloir épouser sa tourterelle, et semblait même ne jamais y avoir songé.

Comme un jour un ami lui en faisait l'observation :

—J'ai peur, dit l'amoureux, que la familiarité qu'entraîne le mariage ne me refroidisse.

—En voilà un imbécile, répondit l'ami, qui refuse de diner pour conserver son appétit.

—Une définition peu bienveillante du piano :

"Un instrument qui torture un grand nombre de personnes pour la satisfaction d'une seule."